

9-1-2015

## L'écocritique québécoise et franco-canadienne : une communauté à bâtir

Mariève Isabel  
*McGill University*

 Part of the [Nature and Society Relations Commons](#), [Other French and Francophone Language and Literature Commons](#), and the [Place and Environment Commons](#)

Follow this and additional works at / Suivez-nous ainsi que d'autres travaux et œuvres:

<https://scholars.wlu.ca/thegoose>

### Recommended Citation / Citation recommandée

Isabel, Mariève. "L'écocritique québécoise et franco-canadienne : une communauté à bâtir." *The Goose*, vol. 14 , no. 1 , article 42, 2015, <https://scholars.wlu.ca/thegoose/vol14/iss1/42>.

This article is brought to you for free and open access by Scholars Commons @ Laurier. It has been accepted for inclusion in The Goose by an authorized editor of Scholars Commons @ Laurier. For more information, please contact [scholarscommons@wlu.ca](mailto:scholarscommons@wlu.ca).

Cet article vous est accessible gratuitement et en libre accès grâce à Scholars Commons @ Laurier. Le texte a été approuvé pour faire partie intégrante de la revue The Goose par un rédacteur autorisé de Scholars Commons @ Laurier. Pour de plus amples informations, contactez [scholarscommons@wlu.ca](mailto:scholarscommons@wlu.ca).

MARIÈVE ISABEL

## L'écocritique québécoise et franco-canadienne : une communauté à bâtir

Les feuilles des deux grands arbres que je vois par ma fenêtre arrière commencent déjà à jaunir. Nous ne sommes encore qu'en août. L'été aura passé bien vite et aura été bien chaud, malgré ce qu'on en dit au Québec. Le mois de juillet 2015 a en effet été, selon la NASA, le plus chaud jamais enregistré depuis que des données météorologiques sont compilées<sup>1</sup>. « Si la tendance se maintient », comme on l'entendait jadis au bulletin de nouvelles, il semblerait que l'année 2015 sera une année encore plus chaude que l'année 2014.

Je dois admettre que le contenu francophone de ce numéro est somme toute très limité, ne comptant qu'un seul compte-rendu, soit celui sur [La littérature à l'éprouvette](#) (2011) de Jean-François Chassay. Néanmoins, cela ne signifie pas que ce soit le calme plat du côté francophone. Des textes sont déjà en préparation pour le prochain numéro. En attendant, plusieurs événements se préparent sur les scènes académique et littéraire, notamment au Québec. Le « printemps » dont je parlais dans mon [dernier éditorial](#) continue sa lancée, aussi lente soit-elle.

Tout d'abord, du côté des nouvelles publications, la revue culturelle *Espace : Art actuel* a tout récemment présenté un nouveau numéro (printemps-été 2015, no 110) intitulé « [Formes de l'écologie/Forms of Ecology](#) », sous la direction d'André-Louis Paré. De son côté, la revue *Contre-Jour. Cahiers littéraires* prépare un dossier piloté par Thomas Mainguy sur le *nature writing*, intitulé « [Le parti-pris du dehors : nature writing au Québec](#) », dont la parution est prévue cet automne.

D'ailleurs, à propos du *nature writing*, il est intéressant de noter que les chercheur/es francophones sont encore à l'étape d'en traduire le nom, qui le plus souvent est utilisé en anglais. Récemment, l'écrivain et chroniqueur Louis Hamelin, dans le quotidien *Le Devoir*, utilisait le mot « écrivature » (prenant quand même soin de le mettre entre

---

<sup>1</sup> Mathilde Golla, « Le mois de juillet 2015 a été le plus chaud de toute l'histoire », *Le Figaro*, 20 août 2015. Disponible au <http://www.lefigaro.fr/sciences/2015/08/19/01008-20150819ARTFIG00324-le-mois-de-juillet-2015-a-ete-le-plus-chaud-de-toute-l-histoire.php>.

guillemets) tout en soulignant, non sans ambiguïté et humour, que « maintenant que nous avons des contacts à l'Académie française, nous réussirons peut-être, qui sait, au cours du millénaire actuel, à imposer ce mot-valise comme traduction du *nature writing* chéri des éditeurs parisiens<sup>2</sup>... ». Ce genre qui n'a pas encore été officiellement reconnu dans le champ littéraire québécois attend toujours, en plus d'un nom en langue française, « les narrateurs qui lui donneront un sens », comme le mentionne l'appel de textes de *Contre-Jour*. Les auteurs de l'appel vont jusqu'à évoquer une « tradition », elle-même encore à montrer. Ce cas exemplifie bien comment l'exploration écocritique peut difficilement se faire dans une seule et unique langue, comme le souligne la troisième vague d'écocritiques<sup>3</sup>. Le rythme auquel se développe ce champ d'études mais aussi les pratiques d'écriture elles-mêmes varient d'une culture à l'autre. Clairement, les défis qui attendent les chercheur/es diffèrent selon les institutions littéraires dans lesquels ils évoluent. D'où l'importance de bâtir plusieurs réseaux qui pourront ensuite être arrimés les uns aux autres.

Du côté universitaire, un séminaire de recherche portant sur l'écocritique sera offert cette année à l'Université de Montréal. Intitulé « Écocritique et humanités comparées », il sera enseigné par Livia Monnet. Pourquoi prendre la peine de souligner la tenue d'un séminaire? Parce que, je le rappelle, l'écocritique n'est pas encore institutionnalisée au Québec, ni dans le champ littéraire, ni dans les études universitaires. Or, ici et là commence à se manifester un intérêt indéniable pour ce champ d'études. Par exemple, à l'hiver 2015, Elseph Tulloch avait offert un séminaire de recherche sur l'écocritique, en anglais, à l'Université Laval, intitulé « Quebec, Literature, Environment ». Nous sommes tout de même encore très loin, au Québec, d'avoir des programmes d'études complets tels qu'ils existent dans plus de 40 universités anglophones nord-américaines<sup>4</sup>, mais ces séminaires sont des pas de plus vers une certaine légitimation de cette approche littéraire. Plus encore, au-delà de ces questionnements de tours d'ivoire (l'interdisciplinarité a encore du chemin à faire, semble-t-il), ils sont une étape vers une reconnaissance de l'importance d'aborder les questions environnementales dans les humanités, tant pour les arts que pour l'environnement.

Finalement, c'est avec un grand plaisir que je vous annonce officiellement la tenue très prochaine d'un colloque sur l'écocritique francophone au Canada. Intitulé « [Passé, présent et avenir de l'écocritique québécoise et franco-canadienne](#) », soutenu notamment par l'ALECC<sup>5</sup>, l'événement aura lieu les 8 et 9 octobre 2015 à l'Université

---

<sup>2</sup> Louis Hamelin, « Le sauvage et le vierge », *Le Devoir*, 6 juin 2015. Disponible au <http://www.ledevoir.com/culture/livres/441933/le-sauvage-et-le-vierge>.

<sup>3</sup> Pour la liste complète des programmes répertoriés par l'Association for the Studies of Literature and Environment (ASLE), voir <http://www.asle.org/join-our-community/students/graduate-students/where-to-study/>.

<sup>4</sup> Voir par exemple Scott Slovic, « The Third Wave of Ecocriticism. North American Reflections on the Current Phase of the Discipline », *Ecozon@*, vol. 1, no 1, 2010, p. 4-10. Disponible au <http://www.ecozona.eu/index.php/journal/article/view/19>.

<sup>5</sup> Nous en profitons pour remercier l'ALECC pour ce soutien, ainsi que le McGill Institute for Canadian Studies, le Département de langue et littérature françaises de l'Université McGill et la Commission des

McGill, à Montréal. Il s'agira, à notre connaissance, du premier colloque nord-américain francophone sur l'écocritique. Organisé par Marjolaine Deneault, étudiante à la maîtrise à l'Université du Québec à Montréal (UQÀM), Gabriel Vignola, aussi étudiant à la maîtrise à l'UQÀM et moi-même, ce colloque contribuera, nous l'espérons, à bâtir une communauté de chercheur/es francophones en écocritique au Canada. Nous avons reçu plusieurs propositions très prometteuses et le programme circulera sous peu. Même si les longues distances qui caractérisent le Canada et l'effervescence des débuts de session ne permettront pas à tous les écocritiques francophones canadien/nes de s'y rencontrer, nous sommes convaincus qu'il s'agit là d'une première étape vers la construction d'un réseau de chercheur/es en écocritique, qui nous aidera à partager nos recherches, à augmenter la diffusion de nos activités respectives et à attirer plus de chercheur/es francophones vers ce domaine d'études. Déjà, des liens se tissent et de l'information circule entre nouvelles connaissances. Ainsi nous avons pu découvrir que l'Université de Waterloo, en Ontario, comptait un bon lot d'étudiant/es travaillant en écocritique, notamment sous la direction d'Élise Lepage. Nous espérons vous y retrouver en grand nombre.

Encore une fois, j'aurai davantage parlé, dans cet éditorial, de ce qui se passe au Québec. La raison en est bien simple : c'est là mon champ de recherche. Je n'ai d'ailleurs certainement pas répertorié ici toutes les publications et événements francophones récents ou en cours de préparation; le Canada est un bien grand pays. À vous de vous manifester! Nous invitons chaleureusement les chercheur/es franco-canadien/nes et québécois à se joindre à la conversation et à la communauté de l'ALECC. N'hésitez pas à nous faire part de vos projets, conférences, publications, séminaires ou groupes de recherche reliés à l'écocritique et il nous fera plaisir d'en informer les lecteurs et lectrices de la revue *The Goose*.

Nous vous invitons également de nouveau à nous envoyer vos articles académiques et de création, incluant la fiction, la poésie, la photographie, l'essai littéraire ou photographique, les arts visuels, les entrevues et les comptes-rendus. Bien que les sujets canadiens soient privilégiés, les textes portant sur un corpus international sont aussi les bienvenus.

Au plaisir de vous lire et bonne rentrée 2015!

**MARIÈVE ISABEL** est candidate au doctorat à l'Université McGill. Elle travaille sur les discours environnementaux dans la littérature québécoise. Chargée de cours à l'École de l'environnement de McGill et au Département de langue et littérature françaises de McGill, elle est aussi représentante des étudiant/es aux cycles supérieurs à l'Association pour la littérature, l'environnement et la culture au Canada (ALECC) ainsi que directrice du contenu francophone pour la revue *The Goose*.

---

affaires francophones de McGill. Nous tenons aussi à remercier Stéphanie Posthumus pour son aide et sa participation à titre de conférencière d'honneur.